

Courts métrages d'ici et d'ailleurs

Marie-Claude Dionne

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, M.-C. (1994). Review of [Courts métrages d'ici et d'ailleurs]. *Séquences*, (175), 10–14.

THE VERMONT INTERNATIONAL FILM FESTIVAL



South of Italy

Le fils de Rossellini

Le Festival du Vermont, qui se tient tous les ans à Burlington, vient de changer de nom (il s'appelait «The Earthpeace Film Festival») mais pas de mission. En dix ans, l'événement peut se glorifier d'avoir été un des seuls festivals au monde à avoir présenté des films indépendants de tous les coins du globe, destinés à améliorer notre connaissance de l'écologie et de l'environnement. La majorité des problèmes globaux ou locaux y sont abordés et cette année, on les a divisés en trois grandes sections: Environnement, Justice et droits de l'homme, Guerre et paix.

Living Under the Cloud, *Chernobyl Today*, un documentaire de 68 minutes signé Teresa Metcalf (États-Unis), n'hésite pas à nous démontrer par a+b les effets dévastateurs de la catastrophe nucléaire. Des rapports récents tendent à prouver que la situation est plus alarmante qu'on l'avait cru au début (les cancers de la thyroïde se multiplient à un rythme effarant). Des entrevues en russe (sous-titrées en anglais) alternent adroitement avec des images d'une candeur stupéfiante.

De tous les films présentés se détachent cependant les quatre épisodes de la série *Enemy Mine* (en première américaine) produite (et parfois coscénarisée) par Gil Rossellini, fils de Roberto Rossellini. Ces histoires quotidiennes essaient de montrer (et y parviennent par un montage incisif et des images «directes») que dans la nouvelle Europe, tout est encore à faire, puisqu'à l'intérieur des frontières de chaque pays (pays nouveaux ou «anciens») règne encore un tribalisme ouvert et excessif. Dans *South of Italy*, l'histoire est axée sur une famille de la vieille noblesse. Giuseppe, un idéaliste dans

la soixantaine se trouve subitement confronté à une réalité où gouvernement et mafia s'affrontent sans arrêt. Dans *The Water is Deep*, la veuve d'un égoutier gitan part à la recherche de tous ceux qui pourraient lui fournir des informations au sujet de la mort de son mari (qu'elle ne croit pas accidentelle), mais on est dans la Hongrie profonde, et pour une grande majorité des paysans hongrois, les Gitans ne sont que des parasites à éliminer. Dans *Cracks in the Land*, nous sommes dans la nouvelle Allemagne où une jeune femme tente de reconstruire la vie d'un des derniers jeunes gens à avoir voulu escalader le Mur de Berlin en 1989. C'est le triste portrait, teinté d'ironie, d'une situation qui a fracturé en profondeur, et semble-t-il à tout jamais, les deux peuples qui se partagent aujourd'hui la ville. Enfin, on se transporte en Albanie avec *White Faces*, où l'on présente «l'arbitre des montagnes», l'homme à qui on fait appel pour régler des conflits ancestraux, issus d'une interminable série de vengeances. L'Albanie des montagnes nous est montrée comme un pays dont le sens de l'honneur est ritualisé et codifié comme au Moyen Âge.

Notons aussi plusieurs films ou vidéos présentés dans des festivals canadiens ou qui l'ont été dans l'un ou l'autre de nos réseaux de télévision locaux: Max de Charles Wilkinson, Leni de Leo Hiemer, *Le Cerf-volant bleu* de Tian Zhuangzhuang, *Kanehsatake: 270 Years of Resistance* d'Alanis Obomsawin, ainsi que trois épisodes de la série *Turning 16* de Luc Côté et Robbie Hart, connue au Québec sous le titre *Avoir 16 ans*.

Maurice Elia

Courts métrages d'ici
et d'ailleurs

J'IRAI COMME UN CHEVAL FOU

BENOÎT PILON

La rivière rit, 1987, 23 min., 16mm coul., Prix du meilleur film de fiction, Festival Étudiant canadien FFM.

L'envers du décor, Benoît Pilon le connaît bien, puisque depuis sa sortie de Concordia il a travaillé comme assistant-réalisateur sur de multiples plateaux. *Regards volés* son deuxième film était présenté en première mondiale, lors du Festival de Rouyn-Noranda, en octobre dernier. À l'instar de *La rivière rit*, *Regards volés* est le résultat de sa collaboration avec l'auteur Claude Vaillancourt (*Le Conservatoire*, *La Déchirure*). Benoît Pilon est membre fondateur des Films de l'autre et en assure également la présidence. Il a récemment participé au concours de scénarios lancé par *Bloom Films* ayant comme thème *Les mois de l'année*, il s'agit en fait d'une série de film de 5 min. en 35mm. Il a soumis le scénario pour *Novembre* qu'il devrait tourner sous peu.

CATHERINE MARTIN

Odile ou réminiscences d'un voyage, 16mm., coul. *Nuits d'Afrique*, 1990, 16mm., n&b, 48 min., Prix Télébec à Rouyn, meilleur court-moyen métrage, Prix André Leroux RDV cinéma québécois. *L'Ombre*, 1992, 16mm., n&b, 15 min., réalisé en collaboration avec le Centre canadien du film de Toronto.

Depuis sa sortie de Concordia, Catherine Martin touche à tout; elle réalise, écrit, produit, monte image et son, bref une femme orchestre. Elle termine sa dernière œuvre 16mm., *Les Fins de semaine*, ce film tourné en noir et blanc, d'une durée de trente minutes, elle l'a produit au sein des Films de l'autre et reçoit l'aide de l'ACIQ en mutation pour la post-production. Force étant de constater que les chambardements des institutions ont des répercussions sur la qualité et la disponibilité des services, Catherine Martin espère avoir une copie zéro dans son frigo pour le printemps prochain...

ARIANE CORDEAU

Sac à couchés et sac d'école, 1993, 25 min., bétacam, document pédagogique. *Cachez ce ventre que je ne saurais voir*, 1994, 25 min., bétacam, document pédagogique. *Pretzelle*, 1994, 12 min., 16mm., coul.

Ariane chante, car le programme d'aide au cinéma indépendant de la SOGIC, vient de lui donner les moyens de poursuivre la scénarisation de sa comédie

musicale! Genre plutôt boudé ou peu exploité chez nous, intitulé temporairement *La Maladie du bonheur* cette saga moderne et destroy se déploie à une époque où la musique est interdite... Le scénario, la recherche de personnages deviennent assez complexes puisque simultanément il faut écrire la musique, les textes chantés etc. Les Productions des très-pigistes, sa petite compagnie, ont trois productions terminées à leur actif et trois autres en développement...

À suivre.

ANDRÉ TURPIN

Comme hier matin, 1987, 10 min., 35 mm, n&b prix Claude Jutra, RDV cinéma québécois, 1^{er} prix fiction du Festival Étudiant canadien FFM, *La piedra in el camino*, 1990, 30 min. 35mm, coul., tourné au Pérou, vendu à la télé. (et plusieurs autres réal.)

Directeur photo : plus de 30 films et 15 vidéoclips à son actif

Caméraphore, nomade, André Turpin ne cesse d'étonner, de surprendre et de chercher. *Zigraïl Kofee Krash* est le titre de travail de son dernier bébé. Il s'agit d'une fiction directe, d'une improvisation scénarisée, que l'on pourrait qualifier de *work in progress*. Ce projet de film est en perpétuelle évolution depuis trois ans; il aura fallu deux voyages, deux exercices vidéos afin d'en peaufiner la forme et le contenu. Le tournage en super 16mm, n&b s'est terminé cet été, au terme d'un long pèlerinage de Montréal à Paris en passant par Vérone, la Croatie, la Turquie et j'en oublie. *Zigraïl Kofee Krash* a été tourné en 7 langues, dont le français, et est le fruit d'une réflexion, d'une exploration continue que mène André Turpin afin de pousser toujours un peu plus loin ses limites et celles du médium. Accompagné de Sophie Leblond, Sylvain Bellemare et appuyé par la maison de productions Jeux d'ombres depuis le tout début, André travaille à l'équipe réduite avec des gens qui partagent sa vision du cinéma d'auteur et qui sont impliqués dans le projet de la scénarisation à la sortie du film. Gonflé en



35mm, d'une durée approximative de 80 à 90 minutes, *Zigraïl Kofee Krash* sera terminé à la mi-février de cette année.

Les projets à venir? André a d'autres esquisses de film en tête et cherche une nouvelle méthode de travail, a envie de partir vers le Pakistan, l'Iran, l'Afghanistan pour faire de la photo et éventuellement publier un livre... Pour le moment je sais qu'on l'espère comme directeur

photo pour le film de Bruno Bouliane sur les pilotes de brousse québécois ainsi que pour le prochain "Film Maudit" de Denis Villeneuve...

JUDY SERVAY

Issue du domaine des relations publiques, elle a par la suite travaillé pour *Surprise, sur prise*, pour *Cinoque*, fonde sa petite compagnie avec deux autres collègues, mène quelques projets de front et prend le gouvernail seule.

Le cerf-volant en plein vol dont Judy Servay tient habilement les cordes se nomme Soma Productions. Les bonnes productrices se font rares par les temps qui sévissent et les petites maisons de production ont la vie plutôt dure. C'est comme si une brise bénie soufflait

dans la voile du bateau de Judy. À son bord quelques réalisateurs triés sur le volet, prêts pour le voyage. Denis Villeneuve, Ann Arson et Gilles Legaré pour n'en nommer que quelques-uns. Judy fait dans le clip, la publicité, histoire de faire connaître ses réalisateurs et ne se cache pas pour un sou de dire qu'il s'agit d'argent sonnante. Avec quelques publicités en poche, il est plus facile d'entreprendre la scénarisation d'un long métrage...

Les réalisations récentes: Les trois vidéoclips de Zébulon, *Ensorcelée* de Daniel Bélanger, *Inventer la terre* de Marie-Denise Pelletier etc. Ce qui flotte dans les airs? De multiples projets, entre autres; la préparation du long métrage *Chiens* de Gilles Legaré, un film musical, jeune, pas trop mainstream... À attraper au vol.

Denis Villeneuve: Portrait surréaliste d'un cerveunaute en vol

Gros plan sur une fourmi. Elle porte le monde, elle entraîne la vie sur son dos frêle. Elle se hâte, à vingt-quatre images/seconde, de ramener une miette de pain vers la fourmilière. Le ciel est bas. Gonflé de l'espoir d'un orage.

Un jeune garçon est aplati contre le sol, filiforme comme les herbes qui le cachent, le menton enfoncé dans le sable. Il regarde l'insecte de près. De très près. Le petit Denis scrute, observe. Il découvrira dans la vingtaine qu'il est de la race des macrophages!

Mais il est encore petit, l'enfant. Il est passionné par les insectes, attiré par le cosmos. Ce qui revient au même: l'infiniment petit et l'infiniment grand. Dans sa poche, un carton d'allumettes. Va-t-il faire fondre la fourmi dans un grésillement minuscule?

Violence et imagination sans bornes de l'enfance... Ce temps, ce lieu, où l'on n'a pas encore oublié de regarder, où l'on n'a pas encore appris à compter, se restreindre et se résigner, où l'on sait encore que ce qui ne sert à rien sert à tellement de choses...

L'enfant grandit, traverse les études en sciences pures pour atteindre le ciel, à bord d'un vaisseau spatial ou accroché aux antennes d'un papillon de nuit. Mais la science a ses limites et Denis ne veut rien en faire. C'est bien trop grand entre ses deux oreilles!

Il a toujours son carton d'allumettes dans les poches. Pourtant il ne fume pas. Le pyromane en lui a changé. Il se brûlerait les ailes au soleil... Il trouvera sa voie: il brûlera de son regard le magique bromure d'argent. 1989: Denis Villeneuve signe à l'UQAM son premier film. Esquisse brillante d'un esprit débridé; ses oeuvres, des exercices aux projets achevés porteront la même empreinte: le temps est en mouvance constante, le monde est sans frontières, l'amour est essentiel comme le vent sur la peau: transparent et omniprésent; l'amour des autres, l'amour de la lumière, l'amour de la vie. Cela paraît évident comme ça, mais...

Villeneuve est mon ami. Je ne dis pas ça pour me mettre des paillettes dans les yeux. Je le dis parce que ce phénomène rare n'arrêtera jamais de m'étonner par sa modestie bancale: il ne cesse de tourner, voletant du vidéoclip à la publicité, se posant un peu plus longtemps sur la fiction ou le documentaire, on n'en sait toujours que la moitié, ou on l'apprend si tard! Il écrit un livre, encensé par la presse, et vous l'offre en se confondant d'excuses d'avoir écrit un truc pareil!

On pourrait croire à de la fausse modestie, mais cela ressemble à la naïveté de l'enfant qui ne sait pas encore qu'il est doué et qui ne sera content que lorsqu'il aura touché du bout des doigts les étoiles, pour voir si ça brûle.

Le magique de Denis Villeneuve, c'est tout cela. C'est surtout cette chance ou ce talent qu'il a de savoir protéger son imagination des vicissitudes de l'âge adulte. Même si c'est encombrant, un enfant quand il demande la lune parce que ce serait si beau...

Avec le temps, il n'a pas oublié la fourmi. Il n'a pas oublié l'admiration qu'il portait en sa force, son acharnement. Il n'a pas oublié cette envie du fond des mers intérieures de porter le monde sur ses épaules. Il n'a pas oublié. Il a appris en grandissant que ce n'est pas à bout de bras qu'on peut le porter. C'est du bout des yeux, à bout de souffle, en le réinventant sans cesse, à vingt-quatre images/secondes...

Joanne Comte

BIOGRAPHIE

Denis Villeneuve a étudié en cinéma à l'UQAM, où il a réalisé son premier film *Le Grand Mur de John Travelling*, présenté en compétition officielle au Festival International de Mexico.

Il a ensuite participé à la *Course Europe-Asie* de Radio-Canada (90-91), d'où il est revenu premier.

Il a profité de son prix (un an de réalisation à l'ONF) pour réaliser un documentaire surréaliste sur la Jamaïque: *REWFFD*, et écrire un recueil de nouvelles: *Voyage en Jamaïque d'un scaphandrier au casque qui fuit à cent brasses de profondeur* (Éd. L'Hexagone).

Depuis, il travaille sur le scénario d'un moyen métrage, a réalisé les deux vidéoclips de Zébulon, un de ceux de Bundock-Lanoie et *Ensorcelée* de Daniel Bélanger qui lui a valu un Félix pour le meilleur vidéoclip au dernier Gala de l'ADISQ.

En ce moment, il réalise des publicités et tente de mettre de l'ordre dans son esprit, submergé par les idées...

DROITS AU CŒUR

Cette série de court métrages d'animation inspirée de la Charte des droits de l'enfant est une initiative de l'ONF plus précisément de la productrice Thérèse Descary. Un premier volet destiné aux enfants de 5 à 8 ans, une série de sept films d'animation est déjà complétée. Radio-Canada, un des partenaires du projet, a déjà diffusé deux fois le premier volet. Les ventes de vidéo cassettes vont bon train et on inaugure déjà le deuxième volet destiné aux jeunes de neuf à douze ans. Le lancement officiel de cette deuxième série de sept films animés se fera le 26 février en collaboration avec l'organisme *Les 400 coups*.

Ex-enfants de Jacques Drouin ainsi que **Une artiste** de Michèle Cournoyer sont déjà disponibles. Bien que la cause soit louable, les critiques et les gens du milieu ont grincé des dents au visionnement du premier volet; on reproche au produit d'être un peu trop moralisateur et peu subtil... Du côté de l'Office, en la personne de Benoît Côté, agent de mise en marché, on se dit un peu déçu, non de l'accueil du public mais de l'accueil critique peu clémente. Les auteurs et réalisateurs sont totalement libres me dit-il, aucune ingérence au niveau créatif... On compte ici et là quelques réalisateurs permanents du studio d'animation de l'Office mais également des pigistes, emballés par l'idée qui ont soumis leurs scénarios et qui comptent pour presque la moitié des réalisateurs dans l'ensemble du projet. Les films sont sans paroles ce qui permet une distribution internationale sans embûches. Des contraintes de départ, me dit Benoît Côté, il y en avait certes quelques-unes, moins liées au partenariat qu'au marché visé; le marché des écoles par exemple impose d'emblée une certaine rigueur d'images et de contenu...

Et puis des partenaires financiers, il en faut bien lorsqu'on gère des idées coûteuses. Par contre aucune contrainte ou censure n'a été imposée aux créateurs m'assure-t-il.

Cela étant dit les films du deuxième volet destinés à des enfants un peu plus vieux se seraient «libérés» de la lourdeur pédagogique du volet précédent; j'ai visionné **Une artiste** de Michèle Cournoyer et j'ai été séduite, d'une part par la technique d'animation de tournage réel et d'infographie, d'autre part par son scénario ouvert, libre quoique manifeste... Je crois que pour se permettre de juger l'ensemble du projet, il faut d'abord voir chaque film comme entité autonome, faisant partie d'une production thématique. On prépare déjà le terrain pour le troisième volet, destiné aux enfants de treize à dix-sept ans, qui comme les deux précédents comportera sept films mais aura la particularité d'être réalisé par des créateurs d'un peu partout à travers le monde. On m'a informée que la participation canadienne prendra la forme de l'œuvre de Michèle Cournoyer. À voir et à suivre.

Marie-Claude Dionne

Pour laisser parler nos créateurs...

LE PASSAGE DU TEMPS

Catherine Martin, la réalisatrice de Nuits d'Afrique, nous propose ici un soliloque qui, nous l'espérons, marquera le début d'un dialogue avec le public québécois.

Ce matin, les yeux encore embués de sommeil, je regardais les nuages déplacés par le souffle puissant du vent. Ils traversaient le cadre de ma fenêtre comme le champ d'une caméra.

Un d'entre eux ressemblait à une de ces têtes mystérieusement installées à l'Île de Pâques. Le nuage la représentait couchée, de profil, un gros nez et de grosses lèvres semblant prêtes à prononcer un mot...

Je ne saurais jamais lequel car cette vision éphémère s'est métamorphosée, le temps de son passage dans le cadre de ma fenêtre, en une nouvelle création mouvante. J'imagine alors une autre personne, elle aussi à sa fenêtre, qui verrait défilier une licorne ou un rhinocéros formés par ces nuages poussés par le vent.

J'aurais aimé filmer cette apparition en un long plan fixe qui assurerait l'impression du temps. Du temps qui passe. Quelque chose que seul le cinéma, par sa nature même, est capable de saisir et de représenter par la durée.

Me revient alors en mémoire, par je ne sais quel mécanisme de la pensée, le livre de Roland Barthes, *La Chambre claire*, lu il y a plusieurs années, où il est question de photographie mais aussi, du moins dans le souvenir que j'en garde, du temps qui passe. Le «ça a été» de l'objet photographique.

Ce n'est pas de ce livre, qui fut à l'époque où je le lisais, une sorte de livre de chevet, dont je voulais parler mais d'autre chose. À vrai dire, je ne savais pas de quoi je voulais parler dans ce texte-ci et pourtant, l'exercice du premier jet spontané m'a mené au centre de ce qui me préoccupe en ce moment. Cette impression diffuse, peut-être un peu nostalgique j'en conviens, que le cinéma n'est plus et ne sera plus ce qu'il «a été».

Entendons-nous bien: c'est une impression et non une affirmation. Une inquiétude, tout au plus...

Alors, si le cinéma n'est plus ce qu'il a été, qu'est-il devenu? Qu'en est-il devenu de sa nécessité? Le cinéma en tant qu'art (peu importe ici les moyens de production dont il a besoin pour exister), est-il appelé à disparaître afin de satisfaire ce qu'il est convenu d'appeler «le plus bas dénominateur commun»?

Quand un film ou l'ensemble d'une oeuvre d'un cinéaste peut, par exemple, transformer notre vie, quand il nous permet de voir, de «re-voir» le monde d'une manière nouvelle, qui nous touche au plus profond de nous-mêmes, en ce lieu du mystère, ce lieu des transformations qui se déroulent à notre insu et que l'on pourrait appeler l'âme, alors la nécessité du cinéma s'impose d'elle-même. Il devient par le fait même essentiel à notre vie, comme le pain et l'eau.

Ce qui est inquiétant c'est qu'il se fait de plus en plus rare ce cinéma-là. Mais peut-être que les films qui le représentent ont toujours été rares et que c'est cette rareté même qui le rend précieux et mémorable.

On peut penser que la foi est responsable du déplacement mystérieux des statues de l'Île de Pâques, image de ma rêverie matinale. La foi. Celle qui justement déplace des montagnes. Celle qui anime les cinéastes qui aiment à penser que leurs films traduisent cette foi.

Une phrase, comme échappée d'un rêve, résonne en moi. Un appel? Non. Un murmure, un chuchotement. «Ne pas perdre la foi.»

Catherine Martin

